

## Pour une bonne gouvernance dans les Eglises locales AG de la Ceeefe – 25 août 2017

### 14 h : Quelques fondamentaux de la vie d'une Eglise

Une Eglise est bien gouvernée si ceux qui la gouvernent ont des fondements spirituels et théologiques solides.

#### 1. La communion entre les croyants, un don

La communion entre les croyants provient de la relation que chacun et tous ensemble nous entretenons avec le Christ.

##### 1.1. Etre tous pécheurs, ça crée des liens !

Je fais avec vous le constat suivant : tous nous sommes indignes de Dieu. Nos défauts, nos limites, nos désirs insatiables nous coupent de nos semblables et nous éloignent ce que Dieu attend de nous. En langage biblique et théologique, on dira que nous sommes tous pécheurs. Mais le Nouveau Testament nous révèle que tous, nous sommes accueillis par Dieu, de manière inconditionnelle et que c'est Jésus-Christ qui nous révèle cette bonne nouvelle. Tous graciés, tous remis à neuf, chaque jour pour une vie nouvelle telle que Jésus nous y appelle avec ces mots si souvent prononcés : « Je ne te condamne pas. Va, ne pêche plus. Suis-moi ». Le chrétien est donc à la fois coupable et gracié, perdu et sauvé, tordu et redressé, justifié. Comme le disait Martin Luther, le chrétien est simultanément pécheur et pardonné.

Une autre image pour exprimer cette réalité est celle de la dette. Quels que soient mes efforts pour accomplir la volonté de Dieu, je n'y arriverai pas. Je serai toujours en dette vis-à-vis de lui. Mais le Christ m'apprend que dans sa bonté, le Seigneur me remet cette dette, gratuitement.

La communion entre les croyants s'enracine dans cette conscience vive que nous sommes tous « pécheurs et pardonnés », tous endettés. Frédéric Rognon, professeur à la faculté de théologie protestante de Strasbourg, remarque que le mot communauté vient du latin « *communus* », qui signifie littéralement « avec une dette ». « *La communauté est l'assemblée de ceux qui se reconnaissent endettés. La communauté chrétienne est celle qui vit de la grâce de Dieu, de cette remise de dette fondamentale par l'œuvre du Christ sur la croix* »<sup>1</sup>. Pour F. Rognon, la prière en particulier permet de faire l'expérience de la communion.

Il cite le théologien allemand Dietrich Bonhoeffer : « *Quand je prie pour un frère, je ne peux plus, en dépit de toutes les misères qu'il peut me faire, le condamner ou le haïr. Son visage, qui m'était peut-être étrange et insupportable, se transforme au cours de l'intercession dans le visage du frère pour lequel le Christ est mort, le visage du pécheur gracié* ». Pour Bonhoeffer, « *Il n'existe plus d'antipathie, de tension ou de désaccord personnel qui ne puisse être surmonté dans l'intercession* »<sup>2</sup>.

Bonhoeffer poursuit : « *Intercéder n'est rien d'autre que la présentation devant Dieu de notre frère en cherchant à le voir sous la croix du Christ, comme un homme pauvre et pécheur qui a besoin de la grâce* »<sup>3</sup>. Bonhoeffer nous encourage à ne jamais oublier que dans l'Eglise, il ne saurait y avoir « nous » et « eux ». « Nous » : les bons croyants, les purs, les interprètes fidèles des Ecritures » et « Eux » : les mécréants, les infidèles, ceux qui lisent la Bible de

<sup>1</sup> F. Rognon, « Prier, entre régularité et spontanéité, communauté et intimité » in Protestantisme et vie monastique, p.144 Ed. Olivétan, 2015

<sup>2</sup> Dietrich Bonhoeffer, De la vie communautaire, p 77, cité par F. Rognon p. 139-140

<sup>3</sup> Ibid.

travers. Dans l'Eglise, « Lui ou elle, c'est moi », « moi, c'est elle et lui ». Tous sont pareillement pécheurs et pardonnés. Savoir cela, voilà qui crée des liens de communion.

## **1.2. La fraternité, l'autre face de la communion**

Un autre mot pour dire « communion » c'est le mot « fraternité ». Dans son message au synode du Lazaret en 2015. Laurent Schlumberger, alors président du Conseil national de l'EPUDF, a développé ce point. Je le cite. « *La fraternité en Christ est une définition de la condition chrétienne. Jésus, le Christ, est celui qui nous introduit dans ce lien-là. Nous ne le décidons pas de nous-mêmes. Nous n'y sommes pour rien. (...) Jésus est celui qui nous apprend à dire, chacun singulièrement et ensemble : notre Père. Et il nous constitue ainsi, devant Dieu, comme ses frères et ses sœurs. Ce lien de fraternité, par Jésus-Christ, entre nous, dit très exactement qui nous sommes (...) Nous sommes enfants d'un même Père, en Christ, et tout le reste est second* »<sup>4</sup>. La fraternité est l'identité qui nous est donnée.

La communion est donc d'abord un don reçu de Dieu par l'intermédiaire de Jésus-Christ. Il n'y a pas de condition pour être en communion. Celui qui se sait pécheur et pardonné se trouve ipso facto en communion et en fraternité avec les autres chrétiens. De mon point de vue, aucun préalable n'est nécessaire pour se dire en communion. Celle-ci, tout comme la fraternité, ne nécessite pas une unité de doctrine, de foi ou d'éthique. En ce sens, la communion entre chrétiens ne peut être détruite. Elle est donnée et indissoluble. Ce qui ne l'empêche pas d'être parfois difficile à vivre.

## **1.3. La fraternité est exigeante car polyphonique**

Le professeur Raphaël Picon a développé cette idée lors d'un colloque sur le thème « Protestantisme et vie monastique » qui s'est tenu en juillet 2015. Il développe l'idée que la fraternité ne va pas de soi. Il note que les histoires de frères dans la Bible sont souvent douloureuses : Caïn et Abel, Jacob et Esaü, Joseph et ses frères. C'est que le frère (ou la sœur) induit la comparaison. Il me renvoie ma propre image ; par effet de miroir, il me montre ce que je suis, ce que je voudrais être et que je ne suis pas. En côtoyant mon frère ou ma sœur, je vois ce qu'il/elle possède et que je n'ai pas. La fraternité engendre jalousie, esprit de conquête, dénigrement de soi ou de l'autre. Comment alors faire triompher la fraternité ?

Raphaël Picon écrit : « *On y parviendra peut-être en assumant que la fraternité n'est pas l'unicité d'une voix, elle n'est pas non plus celle de l'unicité d'une foi. Elle est polyphonique marquée par des dissonances, des discordances. La fraternité, c'est le désir d'une fraternité malgré tout, une fraternité qui fait des discordances une série d'accord originaux* »<sup>5</sup>.

Il faut donc, poursuit Raphaël Picon, «faire avec» le conflit inhérent à la fraternité. « *C'est ce «faire avec», ce conflit, qui me semble au cœur de l'ecclésiologie protestante. (...) Si l'Eglise naît de l'Evangile proclamé, elle est portée par une pluralité d'interprétations de ce même Evangile. Et je n'entends pas seulement les évangiles comme textes : on sait combien le Nouveau Testament autorise cette pluralité en l'inscrivant en son sein, telle une ruse anti canonique à l'intérieur du canon. Je veux parler d'Evangile comme Bonne nouvelle, comme Salut, comme Christ* », qui demeure « *un objet théologique aux multiples interprétations* ».

Et il conclut : « *Cette condition herméneutique de l'Eglise est ce qui empêche la communauté fraternelle de devenir une communauté sectaire. La fraternité, en tant qu'elle fait avec le conflit, en tant qu'elle assume la condition précaire liée à cette même pluralité d'interprétations, est marquée du sceau du dissemblable. Et cela, c'est l'Eglise* »<sup>6</sup>.

Cette pluralité, ce pluralisme est consubstantiel à l'Eglise.

---

<sup>4</sup> Laurent Schlumberger, message au Synode du Lazaret, Actes du Synode national 2015, p.140.

<sup>5</sup> R Picon, « La communauté monastique comme parabole de la vie fraternelle » in Protestantisme et vie monastique, p.168 Ed. Olivétan, 2015.

<sup>6</sup> Ibid.

## 1.4. Le pluralisme est consubstantiel à l'Eglise

Si l'Eglise est l'ensemble de ceux qui sont accueillis par Dieu qui invite chaque humain à répondre à son offre d'amour, elle rassemble inévitablement des personnes d'origines diverses. C'est même une de ses particularités : dès les premières années, les Eglises fondées par l'apôtre Paul se présentent comme des **communautés ouvertes et pluralistes**. Des hommes et des femmes de toutes conditions s'y côtoient : esclaves, hommes libres, païens, juifs, riches, pauvres (voir Gal 3, 28 ou Col 3, 11). Ce pluralisme se retrouve également dans la liste de ceux qui entendent parler des grandes œuvres de Dieu dans leur langue à la Pentecôte. Ainsi est marquée la vocation de l'Eglise à rassembler ceux et celles qui viennent d'horizons différents. « *L'Eglise n'est pas la communauté de ceux qui sont de la même espèce, mais elle est celle des étrangers qui ont été appelés par la Parole* » (D. Bonhoeffer). L'Eglise du Christ est par essence une Eglise pluraliste, multiculturelle, infiniment diverse.

## 2. L'hospitalité et l'accueil

● **Affirmer que l'Eglise est pluraliste amène à valoriser la notion et la pratique de l'hospitalité.** Là, le grec et le français vont nous aider. D'abord le grec : le mot « paroisse » vient du grec « paroikia », qui signifie « séjour à l'étranger ». Les premiers chrétiens se sont appropriés ce mot parce qu'ils se considéraient comme des citoyens du Ciel, étrangers et voyageurs sur cette terre, de passage (1 Pi 2,11 ; Hb 11,13). Une paroisse est donc composée d'étrangers, de résidents temporaires, qu'ils soient là depuis longtemps ou qu'ils viennent d'arriver. Chaque paroissien, chaque membre de l'Eglise bénéficie donc d'une forme d'hospitalité : celle de Dieu, celles des autres paroissiens. Le français renforce cette idée puisque le mot « hôte » désigne à la fois l'accueillant et l'accueilli. Qui est qui ? Il est bon de rester dans l'ambiguïté. L'hospitalité fait partie de l'être même d'une Eglise.

Du coup, la frontière entre « l'intérieur » et « l'extérieur » de l'Eglise est abolie. Ce ne sont pas ceux du dedans qui accueillent ceux du dehors, mais chacun est tour à tour l'hôte qui accueille et l'hôte qui est accueilli. Ce que la lettre aux Ephésiens exprime de la façon suivante : « *Vous les non-juifs, vous n'êtes plus des étrangers, des gens venus d'ailleurs; mais vous êtes maintenant concitoyens des membres du peuple de Dieu, vous appartenez à la famille de Dieu* » (2,19).

● Je voudrais approfondir la notion d'hospitalité en développant **le thème de l'accueil**. Je vais encore avoir recours à l'apôtre Paul, qui, dans l'épître aux Romains, écrit ceci : « *Accueillez-vous les uns les autres comme le Christ vous a accueillis, pour la gloire de Dieu* » (Rm 15, 7). L'accueil, voilà ce qui fonde l'attitude du chrétien. Nous n'accueillons pas parce que c'est poli, parce que ça se fait en société, mais parce que nous-mêmes avons été accueillis. Comme nous sommes, avec nos qualités et nos défauts, avec le meilleur et avec le pire, avec notre fragilité d'être humain. Sans nous juger, sans nous demander de changer d'abord, sans conditions, Dieu nous a accueillis dans sa maison.

Tout chrétien est donc d'abord accueilli. Et c'est fort de cette expérience qu'il est à son tour capable d'accueillir : sans jugement, sans a priori, sans condescendance vis à vis de celui ou celle qui se présente à la porte du temple ou de la salle de culte, à la table du repas, à l'heure de la réunion. Car il sait que l'arrivant lui ressemble, qu'ils ont en commun d'être des humains ordinaires et fragiles que Dieu élève par la seule grâce de son amour à la dignité extraordinaire d'enfants de Dieu. Ni l'un ni l'autre n'ont rien fait pour cela, mais ils partagent désormais la même identité : devant Dieu, dans l'Eglise, ils sont frères et sœurs. C'est sur ce fondement de l'accueil que peut s'élaborer toute vie d'Eglise.

Il est essentiel que les communautés chrétiennes aient à cœur d'offrir et d'organiser des espaces d'accueil et de paix. Dans un monde qui a l'obsession de la compétition et de la réussite, il est vital de savoir qu'il existe des lieux où je peux être accueilli, écouté sans être jugé, où je peux dialoguer en confiance, dire mes échecs et mes limites. Un lieu libre de toute pression d'un supérieur hiérarchique, un lieu pour les perdants comme pour les

gagnants. Un lieu où je peux venir tel que je suis avec ma maladie et mon handicap, mes soucis, mes idées, mon énergie. Un lieu où je suis connu par mon nom. Un lieu où je trouve une place, où je suis utile, un lieu où je sais qu'on a besoin de moi.

### 3. L'Eglise, c'est ici et maintenant

Je viens d'évoquer l'Eglise sous l'angle de l'accueil et de l'hospitalité. On peut aussi définir l'Eglise d'un point de vue théologique. En théologie protestante, on caractérise l'Eglise de la manière suivante :

- L'Eglise naît d'une **convocation**, elle-même liée à un double mouvement : mouvement de Dieu vers les croyants qu'il convoque, mouvement des croyants dispersés qui répondent à l'appel de Dieu et se rassemblent en son nom.
- L'Eglise se constitue au carrefour **de la Parole et des sacrements** : « L'Eglise est là où l'Evangile est prêché et les sacrements correctement administrés » disait Calvin..
- L'Eglise est un **événement** avant d'être une institution. L'Eglise, c'est ce qui se passe à un moment donné. L'Eglise relève du temps et non de l'espace. Ce n'est pas le lieu qui compte, mais ce qui s'y passe. « *Là où deux ou trois sont réunis en mon nom, je suis au milieu d'eux* » (Matt 18,20). L'accent ne porte pas sur le « *là où* », mais sur le « *je suis* ». L'accent ne porte pas non plus sur le nombre, et ça fait du bien quand on est une minorité !

De cette conception de l'Eglise, on peut déduire deux conséquences.

- Si l'Eglise rassemble tous ceux et celles qui répondent à son appel, **chacun de ceux qui sont présents au culte ou dans les activités de la paroisse, ont toute légitimité à y être**. Bien sûr, il y a toujours des anciens et des nouveaux, ceux qui accueillent et ceux qui sont accueillis, mais théologiquement, spirituellement, chacun arrive convoqué par Dieu. Je ne suis donc pas plus « chez moi » dans ma paroisse que n'importe laquelle des personnes présentes.

- A vrai dire, parler de « ma » paroisse est impropre. Mais c'est une façon pour les paroissiens - et pour le pasteur - d'exprimer un sentiment d'appartenance, un attachement. Le possessif évoque une tranche de vie plus ou moins longue vécue dans ce lieu, des racines, une mémoire. Sous cet aspect, l'Eglise est considérée dans son rapport à la géographie et à l'histoire. Elle se vit comme un point fixe, un repère.

Mais si l'Eglise est un événement, elle ne se définit pas seulement comme un lieu ou un espace délimité par des murs ou une histoire. Elle est le rassemblement à un instant T de ceux qui ont répondu à l'appel de Dieu.

**Nous sommes donc mis au défi de laisser de côté nos racines, notre histoire, notre origine pour nous souvenir d'abord de notre commune identité d'enfants de Dieu.** Nous sommes mis au défi de ne pas idolâtrer nos traditions, nos habitudes ecclésiastiques, nos liturgies. Ce qui conduit à dire, parlant de « mon » Eglise ou de « ma » paroisse, non pas « je suis d'ici », mais je suis « ici ». Ici, en cet instant, avec mes frères et sœurs en Christ, nous sommes l'Eglise, l'Eglise comme un événement. Cette conscience d'être ensemble et « ici » l'Eglise me paraît essentiel dans les paroisses de la Ceeefe où le renouvellement des personnes est important et où les conflits peuvent naître plus qu'ailleurs de la confrontation entre nouveaux et anciens, entre des modes de fonctionnement différents de ceux pratiqués dans la culture d'Eglise d'origine.

### 4. Le sacerdoce universel et les ministères

#### 4.1. Le sacerdoce universel

Cette idée issue de la Réforme du 16<sup>ème</sup> siècle repose sur trois affirmations : tous égaux, tous laïcs, tous prêtres.

- Tous les chrétiens sont égaux. Il n'existe pas hiérarchie entre eux, pas de différence de valeur.
- Tous les chrétiens sont des « laïcs ». Il n'existe pas d'hommes ou de femmes intrinsèquement différents des autres, qui de par leur fonction auraient des pouvoirs ou des capacités particulières, pas de clergé ayant autorité.
- Tous, nous sommes « prêtres ». Par là, les Réformateurs ont voulu dire que chaque chrétien est chargé d'une responsabilité dans ses engagements ecclésiastiques comme dans ses engagements profanes (professionnels, associatif, citoyen, etc.). Chaque membre de l'Eglise est appelé à participer à la mission de l'Eglise : vivre et témoigner de la vie nouvelle reçue en Christ.

Il s'ensuit que dans les Eglises issues de la Réforme, il n'existe pas de magistère, c'est-à-dire pas d'instance supérieure ayant autorité pour déterminer la juste position en matière de foi ou d'éthique, pour dire LA Vérité. Chez les protestants, ce qui va définir une position, c'est l'écoute commune de la Parole de Dieu telle qu'elle se révèle dans les Ecritures et c'est le débat qui va conduire à la prise de décision..

Toutefois, au sein de cette « prêtrise » commune, Dieu en appelle quelques-uns, hommes et femmes, à exercer un service particulier, c'est-à-dire un ministère, afin de soutenir l'Eglise dans son œuvre de témoignage.

#### **4.2. Les ministères**

Dans les Eglises de tradition luthérienne ou réformée, on distingue trois types de ministères.

- Les ministères locaux. Les premiers s'exercent au service de la communauté et sous la responsabilité du CP (catéchètes, prédicateurs, visiteurs, responsable de l'entraide, de la musique, des jeunes, etc.).
- Les ministères collégiaux, liés au gouvernement de l'Eglise (CP, CR, CN).
- Les ministères personnels (pasteur, professeur, aumônier d'hôpital, animateur biblique, etc.). « Personnel » ici ne veut pas dire « solitaire » mais lié à une personne particulière qui a reçu un appel de la part du Seigneur, dont l'Eglise a reconnu la vocation et les charismes et qu'elle reconnaît liturgiquement. On parle de ministère ordonné-reconnu.

Tous les membres de l'Eglise sont donc appelés, mais pour des services différents. Au sein de l'Eglise, il y a différentes fonctions, complémentaires et articulées les unes aux autres. Une image biblique exprime cela, celle du corps humain développée par Paul (1 Co 12 et 14, Rm 12). Il y a imbrication entre sacerdoce commun des baptisés, ministère collégial, ministère personnel.

Comment s'articulent ces différents ministères et en particulier le ministère personnel du pasteur et le ministère collégial du CP ? C'est souvent là une source de difficulté. Nous en parlerons après la pause.

## Pour une bonne gouvernance dans les Eglises locales AG de la Ceeefe – 25 août 2017

### 16 h15 : Comment maintenir une bonne gouvernance ? Quelques pistes (20')

Des principes et quelques éléments plus techniques.

#### 1. Garder la conscience de notre mission commune

Si le Conseil presbytéral ou le consistoire gouverne l'Eglise locale, c'est dans un but précis : témoigner de l'Evangile, l'annoncer au monde, en manifester des signes. L'Eglise n'est pas là pour elle-même, pour maintenir une structure ou des bâtiments, mais pour annoncer l'Evangile et pour servir. Elle est « servante du monde ». Le CP porte donc la responsabilité de veiller au sens des actions paroissiales, d'en rappeler la visée. C'est là sa mission.

#### 2. La soumission mutuelle

La soumission mutuelle est une des attitudes les plus originales que l'Evangile nous appelle à vivre dans l'Eglise. L'expression est tirée de la lettre aux Ephésiens : « *Soumettez-vous les uns aux autres comme vous l'êtes à Christ* » (5, 21). Elle est souvent comprise comme « se mettre sous » : sous l'autorité d'un supérieur, d'un chef, d'un évêque. Elle évoque autoritarisme et domination. Elle impliquerait d'abandonner ses convictions, son jugement, son sens critique. Elle serait presque synonyme d'obéissance aveugle. Elle signifierait « s'écraser » devant plus puissant que soi. Cela ne plait pas beaucoup aux protestants que nous sommes !

Quant à moi, je comprends la soumission mutuelle comme « mettre dessous » ses propres opinions, ses propres idées, sa propre personne. C'est une manière de prendre du recul par rapport à soi-même, de ne pas se mettre au centre, de ne pas prendre toute la place dans un groupe, dans une conversation. C'est reconnaître que je ne détiens pas la vérité à moi tout seul, et que même si j'ai raison, cela ne signifie pas forcément que l'autre a tort. Le philosophe Jean-Bertrand Pontalis dit ceci : « *Chercher à avoir raison, c'est vouloir avoir raison de l'autre, c'est l'arraisonner* » (interview parue dans Télérama, 29.08.09). Se soumettre mutuellement, c'est admettre que l'on a intérêt à soumettre son opinion à l'autre pour avoir son avis et en débattre. C'est affirmer que l'on peut s'appuyer les uns sur les autres.

« Se soumettre mutuellement » serait alors se mettre à l'écoute les uns des autres. Ecouter la parole de l'autre, l'écouter vraiment sans d'abord chercher à convaincre, sans préparer à tout bout de champ ses propres arguments. Ecouter vraiment, c'est prendre le temps de comprendre d'où vient la parole qui m'est adressée. C'est se mettre en position de changer d'avis, en capacité d'évoluer. C'est se préparer à accepter des compromis pour aller vers un consensus.

Je pense ici à ces paroles magnifiques du patriarche Athénagoras : « *Il faut mener la guerre la plus dure qui est la guerre contre soi-même. Il faut arriver à se désarmer. J'ai mené cette guerre pendant des années, elle a été terrible. Mais je suis désarmé. (...) Je suis désarmé de la volonté d'avoir raison, de me justifier en disqualifiant les autres. Je ne suis plus sur mes gardes (...) J'accueille et je partage. Je ne tiens pas particulièrement à mes idées, à mes projets. Si l'on m'en présente de meilleurs, ou plutôt non, pas meilleurs, mais bons, j'accepte sans regrets. J'ai renoncé au comparatif. Ce qui est bon, vrai, réel, est toujours pour moi le meilleur*».

La soumission mutuelle est au fond une forme d'humilité au sens où l'entend l'apôtre Paul dans sa lettre aux Philippiens : « *Ne faites rien par esprit de rivalité ou par désir inutile de briller, mais, avec humilité considérez les autres comme supérieurs à vous-mêmes (...) Comportez-vous entre vous comme on le fait quand on connaît Jésus-Christ*» (2, 3 et 5).

Car la soumission mutuelle est avant tout soumission au Maître qui s'est fait serviteur, Jésus-Christ. C'est une démarche aussi bien spirituelle qu'intellectuelle. Accepter de se soumettre les uns aux autres, ce n'est pas seulement faire le choix d'être gentil et répéter que nous sommes tous égaux et que chacun a le droit de parler. Affirmer la soumission mutuelle, c'est traduire en actes la conscience d'être membres d'un même corps et vivre l'interdépendance.

### **3. Maintenir l'unité**

Au sein de l'EPUdF, dans les engagements que prennent ensemble les membres d'un Conseil presbytéral nouvellement élu, on dit ceci : « *Vous serez responsables de vos frères et de vos sœurs. Vous les encouragerez par votre vie. Vous vous garderez de tout ce qui pourrait faire tomber les plus petits. Vous serez discrets dans vos propos* ». Cette phrase rappelle qu'il revient aux conseillers de porter le souci de chaque membre de la communauté et de veiller à ce que chacun ait sa place, soit connu par son nom. Par leur attitude et leurs propos, ils ont la responsabilité de maintenir un climat de fraternité, de confiance, de bienveillance. Ils veillent à la communion entre tous. Le CP exerce un ministère d'unité.

### **4. Ensemble, écouter la Parole et prier**

Les engagements se poursuivent ainsi : « *Vous serez vigilants dans la prière, persévérants dans l'écoute de la Parole, fidèles au repas du Seigneur, assidus aux assemblées de l'Eglise.* » Prier ensemble, prier les uns pour les autres, c'est se reconnaître frères et sœurs au sein du CP, dans la communauté, dans l'Eglise. Je redis ici les mots de Dietrich Bonhoeffer, cités dans la première partie de mon intervention : « *Intercéder n'est rien d'autre que la présentation devant Dieu de notre frère en cherchant à le voir sous la croix du Christ, comme un homme pauvre et pécheur qui a besoin de la grâce* ». La prière maintient en chacun la conscience vive d'être comme son prochain, pécheur et pardonné, quel qu'il soit, quel que soit sa position dans l'Eglise. La prière nourrit la communion et la fraternité.

A la prière, nous pouvons rajouter l'écoute commune de la Parole. Prendre un temps au début ou à la fin du CP pour lire la Bible et méditer un texte, ce n'est jamais un luxe. C'est une respiration nécessaire qui redonne le sens au travail du CP.

### **5. Cultiver la confiance entre le Conseil presbytéral et le pasteur**

Comme nous l'avons vu avant la pause, le ministère d'un pasteur est différent du ministère du Conseil presbytéral (CP) : l'un est personnel, c'est-à-dire lié à une personne particulière, l'autre est collégial. Mais on n'est pas ministre tout seul ! S'il est vrai que le ministre a reçu un appel personnel à exercer le ministère, c'est l'Eglise qui le reconnaît comme ministre et c'est dans un cadre collégial, notamment avec le Conseil presbytéral, avec des équipes, qu'il exerce le ministère qui lui est confié. L'appel de Dieu reconnu par l'Eglise place le pasteur (le ministre ordonné) à la fois face à la communauté et dans la communauté. Le pasteur ne vit donc pas son ministère sans lien avec le CP.

Quelle est la nature de ce lien ? Cela dépend des Eglises. Dans la plupart des Eglises de la Ceeefe, il est salarial, ce qui induit parfois des rapports hiérarchique de type employé-employeur. Dans l'EPUdF, ce n'est pas le cas : le traitement pastoral est versé par la région. Mais c'est le Conseil presbytéral, qui nomme son pasteur, avec l'accord du Conseil régional.

Mais le lien salarial n'est qu'un aspect du lien entre le pasteur et le CP. Pourrait-on considérer ce lien sous l'angle d'une « division du travail », le pasteur s'occupant du spirituel (cultes, prédications, prière, actes pastoraux, etc.), tandis que le CP gérerait le « matériel » ?

Mais nous avons vu dans les fondements théologiques que dans les Eglises protestantes, il n'y avait pas de tâches « réservées » à tel ou tel, fût-il le pasteur. Le Conseil presbytéral et le ministre portent ensemble le souci des tâches matérielles et de la vie spirituelle de l'Eglise.

Alors, de quelle nature est le lien entre pasteur et CP, pasteur et président de CP ? L'essentiel de ce lien tient, ou devrait tenir, dans une relation de confiance. C'est dans la confiance, et la confiance seulement, que le Conseil et le ministre peuvent vivre leur collaboration.

C'est le rôle particulier du président du CP que d'entretenir cette confiance. L'EPUDF a édité un livre « Le Conseil presbytéral » qui développe cet aspect : « *Une attention particulière doit être portée sur la relation entre le président du Conseil presbytéral et le pasteur. Le président n'exerce pas un ministère personnel, mais il a une fonction importante. Sans complicité fusionnelle qui abolirait le discernement, ni méfiance qui paralyserait les engagements, une bonne relation entre pasteur et président doit être cultivée : rendez-vous réguliers pour faire le point sur la vie de l'Eglise, partage sur des questions de fond comme sur des détails... pour cheminer ensemble au bénéfice de la vie et du témoignage de la paroisse.* » (p. 64).

Dans ce dialogue fraternel, chacun peut partager librement ses questions et ses attentes, ses joies et ses soucis, avouer ses limites et ses fatigues sans crainte d'être jugé ou mal considéré. Le lien que ce dialogue régulier permettra de tisser entre les deux acteurs privilégiés de la vie paroissiale puis avec l'ensemble du conseil, anticipera bien des crispations et ne sera pas sans effets positifs sur la vie communautaire. Il transmettra pour le bien de tous, l'image d'une équipe cohérente et responsable, soucieuse de l'unité de l'Eglise. Il nous faut tous veiller, présidents, pasteurs et conseillers presbytéraux, à la mise en place de ce dialogue et à son maintien dans la durée.

## 6. Le débat : faire circuler la parole

Je termine ce petit tour d'horizon – que vous complèterez - des éléments favorisant une bonne gouvernance en évoquant l'importance du débat.

Les Eglises protestantes se construisent depuis toujours sur le débat. Comme je l'ai dit en commençant, les protestants n'ont pas de magistère qui délivre un point de vue d'en haut. Nous ne nous reposons pas uniquement sur l'avis d'experts. Nous construisons ensemble des positions, nous élaborons ensemble une parole. Il me paraît donc essentiel que le CP organise le débat en son sein, au sein de la communauté, au moment de l'assemblée générale, que ce soit sur des questions liées à la vie de l'Eglise ou sur des thèmes de société. On y échangera des points de vue, on y fera l'expérience d'une écoute mutuelle, on reconnaîtra que la parole de l'un vaut autant que la parole de l'autre, fut-il le pasteur.

Un Conseil presbytéral, c'est donc d'abord et avant tout un **espace de parole**. Parole de Dieu lue et écoutée dans la Bible, paroles échangées entre les membres du CP, paroles collectives mûries ensemble. Le président de séance veillera donc à ce que la voix de chacun soit entendue, écoutée, prise en compte, interrompant les bavards, sollicitant les timides. Ce faisant, il sera attentif à ce que chaque membre du CP prenne sa place et puisse exprimer son opinion.

## 7. Des éléments plus « techniques »

### ▪ Le travail du Conseil presbytéral :

- Il est utile d'établir régulièrement une feuille de route, un projet de vie. Il donne une vision commune au Conseil et à l'Eglise, il permet de garder un cap.
- Partager régulièrement les attentes des uns et des autres, du Conseil vis-à-vis du pasteur et du pasteur vis-à-vis du Conseil, évitera de s'enfermer dans des non-dits et dans trop d'implicite.
- Si possible, limiter la durée des mandats des conseillers (apprendre à laisser la place) et ne pas élire des membres d'une même famille.



#### ▪ Appeler à participer à la vie de l'Eglise

Appeler, c'est reconnaître les charismes, les compétences, les aptitudes de tel ou tel membre de l'Eglise. Cela peut aller d'un simple service ponctuel à rendre à un appel pour un engagement à plus long terme. Cette dimension de l'appel est essentielle surtout lorsqu'elle émane d'un collectif (CP, conseil d'administration, etc.).

- Elle place le bénévole potentiel au service d'une mission.
- Elle évite l'auto proclamation ou l'auto installation à tel ou tel poste.
- Elle offre un vis-à-vis au bénévole potentiel, c'est-à-dire quelqu'un avec qui dialoguer si besoin est, et surtout une instance à qui rendre compte.

Cet appel suppose un travail de discernement collectif. Il n'est en aucun cas un jugement de valeur sur ceux qui ne sont pas appelés à tel ou tel poste ou service. Il est porté par la conviction qu'il y a une place pour chacun dans l'Eglise mais que tout le monde n'est pas capable de tout faire.

#### ▪ Déléguer

Cet appel à participer suppose aussi la volonté de déléguer les tâches. Cette volonté est issue de la conviction que l'Eglise est un corps dont tous les membres sont utiles (voir l'apôtre Paul). Il s'agit donc de valoriser l'interdépendance. Ne pas hésiter à dire à tel ou tel : « Si tu n'es pas là, tu nous manques ».

#### ▪ Evaluer

Je souligne l'importance d'évaluer régulièrement les engagements des membres de l'Eglise et en particulier les ministères locaux. Quand je dis « évaluer », je ne veux pas dire « juger ». Il s'agit de donner à chacun un espace pour faire le point, « relire » son engagement », mesurer la valeur de ce qui a été fait, pointer les besoins de formation, envisager de poursuivre ou d'arrêter. Evaluer un engagement, reconnaître ses aspects positifs et les points à améliorer, c'est une manière de prendre au sérieux la personne, de lui accorder de la considération.

#### ▪ Gérer les conflits

Dans le livre que vous avez reçu « Pour une bonne gouvernance dans les Eglises », un chapitre est consacré à la gestion des conflits (pages 121-129). L'auteur, le professeur Frédéric Rognon, souligne les éléments suivants, nécessaires à la résolution d'un conflit :

- Toujours dissocier la personne de son acte.
- Rompre l'enchaînement de la violence (parfois verbale, parfois écrite).
- Ramener le conflit à un conflit d'objet et pas à un conflit de personne (identifier l'objet du conflit).
- Permettre aux protagonistes de quitter le conflit sans perdre la face.

#### ▪ Quelques obstacles à une bonne gouvernance

Climat de rivalité, attentes irréalistes, manque de formation, travail dans l'urgence, difficulté à coopérer et à reconnaître qu'on a besoin de l'autre, absence d'une instance qui appelle (risque d'auto proclamation), absence d'un tiers pour assurer une médiation en cas de différents ou de conflit (en particulier dans de petites Eglises).

### **Envoi : cultiver la gratitude**

Au cours de mon propos, j'ai parfois parlé sous formes d'injonctions ou d'exhortations, évoquant « ce qu'il faudrait faire », insistant sur l'action. Pour terminer, je voudrais revenir à l'essentiel à travers un mot : gratitude. La gratitude est peut-être l'attitude fondamentale du chrétien.

Dans le mot « gratitude », on entend les mots « grâce » et « gratuit ». La gratitude jaillit lorsque l'appel de Dieu vient toucher le cœur de l'être humain. C'est le cri de reconnaissance de celui ou celle qui a accepté le cadeau que Dieu lui fait. La gratitude témoigne de ce qui est sans prix : quand on fait un cadeau, on efface le prix. Dieu fait la même chose : le cadeau de son amour est offert sans indication de prix.

La gratitude fait du coup entrer dans une relation non commerciale, non culpabilisante, sans rapport de force, sans domination physique ou psychologique. Elle fait avancer vers la paix.

Puissions-nous, pasteur, président de CP, conseiller presbytéral, membre de l'Eglise cultiver la gratitude ! Gratitude d'être aimé de Dieu, gratitude d'avoir une place au sein de la famille des enfants de Dieu, gratitude de pouvoir témoigner de cet amour. Je sais bien que ce n'est pas toujours facile et qu'il y a bien des circonstances où la gratitude n'est pas de mise. Le pasteur n'est pas parfait, le président du CP n'est pas parfait, les membres du CP et de l'Eglise non plus. Les désaccords et les conflits font partie de la vie. Mais quel est le choix ? Quel le contraire de la gratitude ? La plainte. La plainte est légitime, les psaumes en témoignent. Mais le plus souvent, le psalmiste termine sa prière en exprimant sa gratitude à l'égard de son Dieu. Alors je vous encourage à savoir exprimer notre gratitude, sans nous voiler la face, sans ignorer les problèmes, mais en les remettant à leur juste place, c'est-à-dire à la seconde place. D'abord, la gratitude!

Voilà pourquoi je termine en vous disant toute ma gratitude et la gratitude de notre Eglise, à vous conseillers presbytéraux, à vous paroissiens, à vous mes chers collègues, à vous membres du comité de la Ceeefe pour votre engagement au service de l'Evangile dans vos lieux respectifs.

Didier Crouzet  
Août 2017